

**Drazen Katunatic, *Au blason de Zagreb, (Croatie)***

Drazen Katunatic  
Au blason de Zagreb

*Je traverse Zrinjevac, effleuré par la mer.*  
Slavko Mihalic

Ce sont des choses qui arrivent. Que le coeur s'emballe au coeur même de Zagreb. Que l'on entame, un jour, l'ascension de la rue Radiceva en compagnie d'une jeune fille encore mystérieuse, comme on se lance - enthousiasmé, voire exalté - à l'ascension d'une colline magique et amoureuse. Que plus tard, l'ascension débouche sur la descente et que l'on se retrouve abattu, affaibli, affaissé sous le poids de l'horrible sensation d'échec à la suite d'un baiser refusé. C'est ce qui m'est arrivé sur la petite promenade près de la tour Popov. C'est là, comme je viens de le dire, que j'ai été brutalement et odieusement repoussé. A partir de cet instant-là, la sérénité de la Ville Haute n'était plus rien pour moi. Elle ne représentait plus rien. Comment aurais-je pu être réceptif à son âme quand c'était le coeur - un coeur! - que je désirais.

Un instant seulement plus tôt, l'amour faisait que je m'ébrouais au rythme de la rue. Le feu que je nourrissais ne pouvait se noyer que dans une course effrénée. Me délivrer! Me libérer! S'il y avait eu de la boue, je m'y serais roulé; de l'eau fraîche, j'y aurais plongé tout habillé; des ronces, j'aurais fouetté ma chair nue; des cierges allumés sur l'autel de la Porte de pierre, je me serais brûlé les doigts pour que la douleur me dissuade de la désirer, elle. Certes, j'étais averti. Je connaissais la fatalité de la rue Radiceva, la rue Longue. Je savais sa promesse de descente aux enfers. L'impossibilité de connaître le bonheur dans les deux sens - ascendant et descendant - de cette rue grimpante. A l'aller comme au retour, elle ne devait me réserver aucun bonheur.

Naturellement, cela dépend aussi de la femme qui nous accompagne. De sa qualité, de la courbe de son humeur à l'instant où elle décide de partir avec nous. Car nous n'aurions probablement pas entamé cette ascension si nous avions deviné l'effroyable chute qui nous attendait. Ou, du moins, nous ne nous serions pas aventurés si haut. Pas jusqu'à la promenade. Là où la rue prend sa source, sur le trottoir de gauche, les faire-part nous auraient alarmés. Ou les élégantes voitures noires métallisées des pompes funèbres, stationnées dans la cour de l'immeuble, ce parc de voitures qui a tant torturé et angoissé Fritz déjà enclin à la mélancolie.

Mais il n'y a pas que le chagrin d'amour qui me rend la descente de la rue Longue triste et douloureuse. Je me rappelle les rixes sanglantes de ma jeunesse. En effet, il m'est arrivé de me trouver coincé dans les passages exigus de l'escalier de Zakmardi ou sur le Pont ensanglanté. Nulle part ailleurs n'ai-je encaissé plus de coups : coups de poing, de coude, de boxeur, de pied, voire, enfin, du pommeau de

la canne du fameux gangster zagrébin qui répondait au nom de Motchibob. C'est surtout là que j'ai perdu mon sang et mon âme. Mais c'est aussi là que je ressuscitais. Malgré tout, il se trouve que je n'ai jamais renoncé à monter à la Ville Haute. Car seuls les audacieux remportent le combat amoureux; y périssent ceux qui n'aiment pas ou qui aiment d'un amour mou. Quant aux faibles et aux mauvais, ils s'en tirent sans écorchure. Si je suis un Zagrébin de naissance, et je le suis, bien qu'originaire de la banlieue la plus banlieusarde des berges de la Sava, il y a une règle que je respecte scrupuleusement : ne jamais fuir le vrai combat, ne jamais survivre dans le déshonneur. Sinon, on est mort pour l'amour. Toutefois, une certaine dose de prudence est de mise.

Peut-être faut-il aborder la Ville Haute sous un autre angle. Car il y a embarras du choix. D'ailleurs, d'où viennent tous ces chemins d'approche, ces marches nombreuses, s'il est impossible d'échapper à la damnation ? Ces marches en bois, tout autant qu'elles soient, et qui mènent à la Ville Haute, ce sont elles qui constituent sa grande, presque la plus grande, particularité. Ce sont elles qui font de la Ville Haute ce personnage cher et tendre qui anime notre ascension, le plus proche de nos proches, l'être sublime et incomparable. Aucune autre ville ne saurait se faire bercer au son de paroles si douces : j'arrive, j'accours, ma Zagreb chérie, *doucheko, srtcheko moie, ...*

Plus important encore : il faut compter les marches jusqu'au sommet, cela devient tout naturel. Néanmoins, si le hasard fait que l'occasion d'un baiser se présente à mi-chemin, je sais que je ne la laisserai pas m'échapper. C'est ainsi que j'ai grandi, ce sont mes années d'apprentissage et de maturation. Et c'est ainsi que j'ai vieilli. Même si toute étreinte implique des tentations et des combats et que le baiser cache d'immenses dangers - pareils à la privation du baiser, comme on vient de le voir. Tel est le paradoxe des marches, qu'elles soient celles de Zakmardi, des Capucins, ou d'autres encore. En effet, en embrassant ainsi à mi-parcours, c'est en connaissance de cause que je m'expose à l'irruption de la jalousie et de la violence. Je relève le défi et j'accepte le risque sans en avoir la force.

Une fois, ce n'était pas par hasard, pendant que j'embrassais une jeune fille - une autre, pas la même -, merveilleuse elle aussi, des garçons remontés nous ont croisés en descendant les mêmes marches. L'un d'eux m'a bousculé volontairement, il a heurté mon épaule. C'était par pure jalousie. Alors, au lieu de laisser courir, de ne pas m'arracher à l'étreinte, de faire comme si de rien n'était, comme si seul ce baiser d'amour infini existait au monde, j'ai voulu impressionner la jeune fille. Je leur ai lancé des insultes, des injures. Ils ne demandaient que cela. Revenus quelques marches plus haut, ils sont venus réclamer la demoiselle, clamer leurs droits sur elle. Mais je n'ai pas cédé. J'ai fait preuve de courage. Noble chevalier du baiser pur. Cela m'a coûté cher. Sur le palier, une bagarre inégale s'est engagée. J'ai réussi à en faire tomber un sur le dos, mais l'autre s'est acharné sur moi et il m'a écrasé la tête au point que j'ai lâché un cri de désespoir. Le premier s'est libéré. Ensuite, ils m'ont achevé sans pitié : je n'étais plus qu'une loque ensanglantée, j'étais évanoui, à moitié

mort. S'apercevant de ma condition tragique, ils n'ont pas emmené la jeune fille. Ils l'ont laissée sur place panser mes plaies, me soigner. Ces soins ont peut-être valu que je me batte avec eux. Tristan blessé, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai aperçu son visage tendre et inquiet se pencher sur le mien. J'ai ressenti la plus belle émotion de ma vie. En héros survivant au combat, j'ai gagné la paume de sa main, sa peau douce et ses caresses parfaites. Ainsi donc mon sang versé et mes souffrances n'auront pas été vains. Irréfléchis, peut-être, mais pas vains. J'ai compris que ma place dans son cœur venait d'être confirmée pour longtemps. Que je ne renoncerais jamais à l'étreinte sur les marches de la Ville Haute. De mon point de vue, c'était la condition d'accession à la noblesse. Au blason. Je regrette d'autant plus que la jeune fille précédente m'ait repoussé. Elle le regrettera peut-être un jour. D'ailleurs, c'est quelque chose que l'expérience a toujours prouvé. Si, le moment venu, elle avait accepté ce baiser sur la promenade de la tour Popov, elle se serait rapprochée des étoiles. Nous aurions pu monter sur la tour et contempler, au loin, le toit étoilé de l'église de Sestine. Nous aurions tenu la ville entière dans le creux de la main. Mais elle m'a implacablement repoussé. Je ne lui prédis pas une terrible sécheresse dans la vie. Je ne triompherais pas si la musique venait à manquer dans son âme ou si, un jour, elle venait à perdre l'équilibre du fait de l'insupportable sensation de la chute imminente. Il se pourrait que, pendant longtemps, elle ne sorte plus de chez elle, sans en connaître la cause. Sans savoir que le sort l'accable car elle m'a refusé un baiser, une après-midi, quand les ombres se rallongeaient. D'ailleurs, c'était peut-être presque le soir.

Quant à moi, dès le lendemain, ce cuisant échec m'a inspiré une force fabuleuse. J'avais enfin la certitude que la vie méritait d'être vécue en dépit de toutes les difficultés passagères, sans grandes interrogations, recherche du, sans pesanteur ni faux espoirs. Quand bien même je devrais foncer encore une fois droit dans le mur, il me faut continuer dans l'insouciance. Continuer à me cogner.

Avec un peu de chance, je souhaiterais vieillir en sachant qu'il y en a qui sont bien pires que moi. Ceux que je méprise le plus ce sont ces avarés coincés qui n'ont jamais pris la peine de gravir les marches de la Ville Haute. Ce sont ceux qui sont toujours installés au volant, qui se font conduire ou qui attendent le départ du funiculaire, pas question de monter à pied. Cette volonté de préserver ses jambes, et, de manière générale, ses forces, c'est ce qui leur vaut de faner avant l'heure. A force d'évaluer la pente, de redouter l'essoufflement, ils ne se rendent pas compte que c'est en calculant et en mesurant que le souffle vient justement à leur manquer. Que la vie leur échappe par la retenue. Ah! Ce qu'elles ont pu nous coûter cher, ces facilités qui nous permettaient de contourner l'effort! Souvent, de façon cruelle.

Pour être un homme, et, à plus forte raison, un amant, sache que tu as devant toi des milliers de marches et d'obstacles, toujours étroites et souvent impraticables; sache que tu n'es sur le bon chemin que lorsque tu auras succombé à l'éternelle ascension. C'est difficile, personne n'y aspire. Rares sont ceux qui font face aux tristes faits.

Il fut un temps où les amoureux partaient s'embrasser sous les marronniers, à Gric. Ils emportaient un petit coussin pour ne pas souffrir de la dureté du banc. Eux aussi recherchaient le confort, mais c'était un confort romantique, il passait par le coussinet. Il faut le leur pardonner. Chacun de leurs baisers à l'ancienne constitue un souvenir de Gric, un souvenir de l'endroit où le cœur et l'âme se confondent. Ces amours évanouies, ces amours douces vivent encore dans les hauteurs de la Ville Haute, ce sont elles qui ont bâti ses remparts. A sa disparition, l'amour a laissé de superbes façades, des motifs décoratifs, des édifices. Les bancs de la Ville Haute sont ceux d'une soif jamais subjuguée. Sensations, touchers, baisers qui convergent pour forger le cœur de la vieille ville, son cœur fait de pierres et de vie. Ne peut le deviner que celui qui en a gardé quelques vestiges. C'est là-haut que réside l'âme inséparable; elle le suit, partout, sans jamais descendre, c'est entendu.

C'est dans la Ville Haute qu'il m'est arrivé de croiser, sans les reconnaître, quelques uns de mes ennemis jurés de jadis. Des personnages déformés à s'en méprendre. Un jour, l'un d'eux m'a abordé. Il s'est présenté par son surnom "Charlie". Franchement, ce n'est pas depuis dix ans, mais depuis quarante ans tout rond que je ne l'avais pas vu. Depuis le bac, tout compte fait. Ainsi donc, me dit-il, il est Charlie. Je ne l'ai pas reconnu aussitôt. Je l'ai cru, pas de problème :

- Le foot ? Où nous sommes-nous rencontrés dans notre jeunesse ? A l'école ?

Charlie va droit au cœur.

- Mais, non. Dubravka. Tu as oublié Dubravka ?

Non, bien sûr que non. S'il y a quelqu'un que j'ai oublié c'est plutôt Charlie. Ainsi donc nous étions amoureux de la même fille. Elle s'appelait Dubravka. C'est lui qui m'a devancé, il était plus futé que moi. Ha! Enfin, je commence à cerner Charlie. En effet, il a eu le premier l'idée de fixer à Dubravka un rendez-vous - je ne plaisante pas - dans *la cathédrale*. Aurais-je voulu lui voler l'idée, il était trop tard. Bien entendu, si j'en parle ici c'est à cause de la cathédrale, pas à cause de lui. C'est cette ruse nauséabonde qui lui a permis de conquérir Dubravka. Je ne vois pas du tout ce qui l'a entraîné vers ce snobisme mystique - un bigot dans sa famille, qui sait -, j'ignore ce qui l'a poussé à flirter avec la religion. Mais il a conquis la fille. Il a joué la carte du mystère et de la sainteté, alors que, dans ses intentions, il comptait sur bien plus qu'un baiser. Je n'en doute pas une seconde. Tous les snobs sont pareils. Sa soif n'était pas noble. Dès qu'il a atteint son objectif, il a quitté Dubravka pour en épouser une autre. A l'attention de sa maîtresse, il s'est mis à broder poétiquement en prenant pour prétexte ses anciens actes viles et hypocrites.

L'homme qui se tient devant moi est bien Charlie, tout craché. Une créature immonde. Mais c'était il y a longtemps, bien longtemps. Que me veut-il à présent ? Pourquoi m'avoir choisi, moi, et pas quelqu'un d'autre, pour rafraîchir ses souvenirs ? Veut-il que l'on reprenne notre conversation là où elle s'est interrompue il y a quarante ans ? Veut-il que je lui rende hommage pour l'idée imparable qu'il a eue à

l'époque ? Je ne le ferai pas, pas question. Je ne lui dirai même pas qu'il m'est arrivé - rarement, il est vrai - de rencontrer Dubravka dans la Ville Basse. Elle ne s'est jamais remise de ses expériences impudiques avec Charlie. Non, je n'ai certainement pas l'intention de le lui dire. Il s'imaginerait en vainqueur confirmé.

Un beau jour, dans la rue Palmoticeva, la plus longue, la plus morne, la plus désespérante des rues zagrébines - celle où il n'y a pas un seul arbre -, j'ai aperçu Dubravka en train de pousser péniblement la lourde porte de l'église des Jésuites. Comme Elvire, la *donna abandonata*, courbée déjà, vieillie, les cheveux grisonnants, la religion - à la place de l'amour - lui servant de consolation. Si je n'avais pas éprouvé, sur le champ, une profonde pitié à son égard, j'aurais pu me dire malicieusement : tu l'as mérité, vieille fille, car tu as choisi la perte avec Charlie. A présent, c'est à la messe chez les Jésuites que tu te rends, tandis que, jadis, tu pressais le pas pour aller à la cathédrale où t'attendait ton amoureux.

Je l'ai observée de biais, de la boutique de l'opticien, en remerciant Dieu de l'avoir laissée m'échapper, de ne pas avoir eu à vieillir avec elle. Je n'y puis rien : mes sens la rejettent.

D'ailleurs, rares sont les femmes en compagnie desquelles je souhaiterais attendre ma fin, étirer les jours jusqu'à la tombe. Et pourtant, elles existent : sous certaines conditions angéliques.

Premièrement, c'est la beauté : extraordinaire, irréelle, stupéfiante, immense, en concordance avec une beauté intérieure car éternelle, celle qui ne se fane pas, ne pâlit pas. Cette femme doit vieillir comme une cathédrale : plus le temps passera, plus elle deviendra merveilleuse, baignant dans une aura de passion vécue mais jamais éteinte. Toujours plus jeune. Jamais elle ne manquera de fraîcheur, de dépit, de rougeur au joues. Je l'aimerais subtile, la voix douce, le geste mesuré, élégante, toujours chaussée de souliers noirs de cuir souple.

Une âme noble, cultivée et généreuse, mue par un pardon infini et par la sagesse. Et pourtant vive d'une manière charmante. Gaie. Si une empreinte, un cercle ou un anneau doivent apparaître autour de son cou, ils inciteront l'homme à se pencher sur le secret mystique du nombre et pas sur les preuves de l'assèchement.

Je sais que mes exigences sont peut-être excessives, ce genre de femme n'existe presque pas. Je vieillirais donc seul et abandonné si je ne la trouve pas. Et, en fin de compte, je mourrai seul, quand bien même cette perspective serait noire... Je sais que cette décision peut paraître méchante et blasphématoire lorsqu'elle concerne une ville tout entière. Car il suffit d'un seul homme généreux dans un couple pour changer l'image de son quartier, voire de sa ville. En revanche, il suffit d'une seule corneille pour la déformer, la souiller. Au Zrinjevac, par exemple... C'est là qu'il m'est arrivé de découvrir un raccourci mystérieux qui passe derrière le bâtiment de l'Académie, près du monument à Strossmayer, et qui traverse le parc Zrinjevac. J'y ai surpris de jeunes amoureux dans une étreinte passionnée. C'était un vrai petit miracle compte

tenu du fait que le raccourci est incertain, presque non frayé du tout. Sur le champ, cela m'a apporté un bol d'air frais. Même si, sincèrement, je n'ai pas l'habitude de regarder les autres s'embrasser, se caresser. Ce que j'aime, c'est m'y abandonner seul ou plutôt avec Marta. Marta ? Quelle Marta ? La petite Marta. Je l'expliquerai plus tard, je ne peux pas le faire maintenant. Je dirai tout.

Revenons donc aux amants du centre ville : s'ils y sont bien, c'est parce qu'ils sont totalement coupés de la ville tout en étant au point focal d'eux-mêmes. Là est le principal avantage : rester caché en pleine étreinte joyeuse. Certes, les gens sont généralement tellement préoccupés par eux-mêmes qu'ils ne remarquent pas les amours naissantes ni les adultères qui ont lieu au coeur de la ville. En d'autres termes, ils n'aiment pas non plus les enfants. Hélas, sans le fluide de l'amour, sans les enfants enjoués, personne ne peut se repérer dans Zagreb. Dans ses cercles. En apparence, Zagreb est parfaitement claire. C'est d'ailleurs ce qui la rend encore plus mystérieuse. Zagreb est un blason, l'héraldique pure dont le sens échappe à tout un chacun qui n'en est pas moins conscient qu'il lui faudra un jour la décrypter, s'y consacrer pleinement. Comme à un baiser. Comprendre au moins un signe. Devenir un Zagrébin, c'est le plus difficile. Tous le remettent toujours à plus tard. Ils fuient eux-mêmes tout en fuyant la ville.

Prenons, par exemple, mon cas. Lorsque je m'aventure dans la ville, j'ai l'impression de bien la connaître, rien ne m'y paraît contestable. Or ce n'est qu'un leurre. Car je ne manquerai pas de découvrir mon ignorance. Impuissant, il me restera à hocher des épaules.

Évidemment! Puisque tout dépend du rôle véritable! Du rôle, pas de la pose dans laquelle je la découvre! Là est l'astuce. Hélas, ce n'est pas seulement comme amant que je parcours la ville, en chantant à voix basse, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que ma voix retentisse dans le volume entier de l'espace! Dommage, ce n'est pas ça. Il arrive aussi que je la traverse comme un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire, un employé anonyme, un promeneur bedonnant et chauve au crépuscule de sa vie. Sur le plateau du Cmrok, lorsque j'écarterai les branches des arbres, mon regard se posera sur les coupoles vertes du cimetière Mirogoj. C'est le point qui offre la plus triste des vues sur l'avenir.

En revanche, la promenade la plus inspiratrice, certainement la plus merveilleuse, c'est celle en canots de bois et divers pneumatiques qui sillonnent la ville; on se croirait à Venise. Cette irruption de la Méditerranée au coeur de la ville n'arrive qu'une fois dans la vie si Dieu et le destin veulent bien nous choisir pour leur marin et leur porte-étendard, ce qui m'est arrivé.

Je veux dire que, depuis le début, je suis un enfant de la Sava. C'est la rivière qui m'a fait échouer sur sa rive. Aujourd'hui, si je vis au vingt-et-unième étage d'une tour, c'est uniquement pour pouvoir la voir de ma fenêtre... Tous les jours... Mes parents ont travaillé la terre jusqu'à cette journée fatale du vingt-six octobre 1931, le

jour de la grande, de la plus grande crue et inondation de l'histoire de la ville. Jusque là, mes parents avaient travaillé un lopin de terre sur les berges de la Sava. Il faut savoir que, près de Zagreb, la Sava n'est qu'une petite rivière provinciale, si elle se mettait à chanter et à déployer pleinement ses sonorités, elle ne serait qu'un ténor provincial. Il lui faudrait recueillir des eaux considérables pour quitter la catégorie des ruisseaux. C'est pourquoi j'aime la Sava surtout quand elle inonde, quand elle se répand en gagnant toute la largeur requise. La largeur de la Méditerranée, de l'horizon, de la mer véritable. Quand elle se compense sans autre forme de question.

Il va sans dire que je n'ai jamais osé avouer cela à mes parents qui ont subi de grandes pertes dans l'exploitation agricole. Je considérais cela comme un péché, car notre vaste maison familiale a été inondée, elle aussi. Cependant, l'événement le plus grand et le plus beau, le *méga* événement, le plaisir caché de mon enfance, cela a été précisément l'inondation de la Sava déchaînée. L'émotion de ma vie, la plus forte, décisive, jamais surpassée. Aujourd'hui, je ne peux la comparer qu'à celle, si rare et exceptionnelle, d'être submergé, inondé d'amour. En réalité, entre les deux, il n'y a pas de différence significative.

La rivière en effusion, en fureur, fait irruption du lit le plus profond, du fond boueux de notre personnalité. Je pose le pied sur un sol nouveau, inconnu et incertain, à la manière des marins. Je ne l'ai jamais essayé, tenté, jamais fait un pas ici. Et pourtant, tout est excitant et fin comme le vert d'un nénuphar. C'est comme si je marchais sur l'eau. Je sens que cela semble anormal, mais, en réalité, c'est plus joyeux et plus intense que la normalité, plus gai que l'existence elle-même.

Je suis étonné et envoûté. Soudain, me voici vraiment submergé! La mer pénètre jusqu'aux derniers recoins, elle s'introduit dans tous les trous et fissures, elle entre dans les chaussures, elle mouille les pieds : la prise est majestueuse, elle laisse des traces, des fourmillements et des plis à la surface de l'eau, des sillons, l'écume des frissons. Il s'ensuit un salut amoureux encore plus excitant, à l'aide de radeaux, de barques, de rafiots, de gondoles, de *vaporettis*, de canots pneumatiques et de hors-bord en tout genre. Je sors de mon esclavage, de la torpeur, du doute, du mal, de ma personnalité lourde et opaque et je mets les voiles pour rejoindre la femme aimée. Je suis porté par les ondes d'un destin doux et incertain, assouvi au flux infini. Je quitte la paix et l'immobilité, je zigzague de la barre, j'avance de la proue, je vogue à reculons, ivre de bonheur. La fin elle-même ou le déluge en quoi seraient-ils plus importants que cette navigation ?

Dans le silence, ensuite en faisant plus de bruit, je navigue de maison en maison, je glisse : de nouvelles rues aquatiques s'offrent à mon regard, se dessinent, tissent des liens magiques avec des mers lointaines, je reçois leurs vagues comme autant de sons de cloches situées au loin. Ce sont des messages ardents d'amour, non lus encore (je suis trop près d'elle pour qu'il s'agisse de lettres). Je me berce. Je jette par-dessus bord tout ce qu'il y a de laid pour ne garder que la magie, la merveille du rêve. J'ai une vision tout à fait irréaliste des habitations ordinaires qui peuplent notre misérable quartier; c'est une vue ensorcelée. Les autres sont eux aussi incroyablement

excités, délogés de leurs habitations sûres, en proie à la peur justifiée de la disparition, la peur suscitée par le déversement d'une substance inconnue qui provoque l'emballement du coeur.

Cherchant à se sauver, à se protéger de l'inhabituelle puissance de la vague qui risque de les emporter, ils cherchent les bateliers ou les pompiers, ils se précipitent de leurs fenêtres ou de leurs balcons pour sauter dans des embarcations. D'autres sont perchés sur les toits, d'autres encore ne quitteraient à aucun prix leur nid submergé et, plongés dans la torpeur, ils regardent l'eau. Elle est partout, décidément! Hélas, le cas de ces derniers est difficile. Les désespérés sont les plus nombreux : les impuissants, les découragés, les incapables d'aimer. Ils résistent à l'inondation qui leur a déjà brisé le coeur; l'immensité du courant divin fait qu'ils se laissent abattre par des broutilles. Ils ont peur de mourir si l'eau ne se retire pas sur le champ. Et pourtant, il ne faut pas les juger, ce n'est pas de leur faute. Leur savoir est toujours passé par des écluses; ils sont habitués à le recevoir au compte-gouttes et voici qu'une imprévisible vague fatale se manifeste. Elle ne les prive que d'objets sans valeur mais ils s'imaginent privés de leur trésor. Ce qui est vrai, en réalité, car ils n'en trouvent pas d'autre en eux. Rien, si ce n'est obstacles, liens, interdictions sans nombre, laisses tendues, barrières, raisons incontournables dont ils sont les seuls à connaître la raison qui relève de l'école du temps et de la privation. Le quadrillage minutieux du temps et de l'espace. Ils préfèrent déplorer leur perte, attendre Charon, plutôt que d'avoir sacrifié, lorsque cela était encore possible, quelques petites minutes à une grande journée. Les voici toujours incapables de reconnaître ou d'accueillir le tournant, le moment de l'amour. Comme toujours, leur retard est celui d'un pas décisif, même si, profondément, ils l'avaient désiré de toute leur âme. Surpris, pris de court, ils ne peuvent résister à l'assaut furieux du courant. Certes, ils se défendent : ils construisent des barrages qui fondent à la manière du sucre dans un verre de boue. Pour peu, ils se noieraient, mais Dieu est miséricordieux, il les illumine et les sauve au dernier moment.

Grand Dieu! Ces événements véridiques ne sont mentionnés nulle part dans les archives de la ville. Ils n'ont pas été consignés. Zagreb a tourné le dos à sa rivière et ne se souvient de la grande inondation que sous l'angle d'un déversement de larmes et de trahisons. Le souvenir la fait grincer des dents. Or, c'était un rêve d'amour. Nombreux sont ceux qui ne parviennent pas à le comprendre, même pas qu'il s'agit d'un chagrin d'amour, d'un amour perdu qui inonde l'oreiller et le matelas. Les snobs du centre ville, le dos éternellement tourné à la rivière, n'ont jamais posé le pied sur le gravier des berges de la Sava, ne l'ont même pas approché. Ils ont encore moins deviné le grand rêve mystérieux que Zagreb nourrit de la mer. Et pour cause. Ils n'ont pas vu les grenouilles sauter sur les rives de la Sava. Car c'est trop loin pour eux, trop loin pour se déplacer jusque-là et pour voir de ses yeux ces sauts, ces sauts verts. Encore moins ont-ils connu les choses plus secrètes. Ce sont des continentaux endurcis, il ne leur arrive qu'occasionnellement de toucher des pinces. D'ailleurs c'est quand elles sont déjà mortes et grillées. Quant à l'eau, ils se contentent de la boire ou de s'y laver. La glaire visqueuse leur répugne - il fut un temps, il y avait dans chaque classe d'école un préposé à l'hygiène, que les sécrétions



dégoûtaient de la même manière -, ils n'ont pas d'ouïe. Dans l'enfance, ils n'ont pas écouté les concerts nocturnes de la chorale des grenouilles, dans les étangs près de la berge, dans le brouillard syncopal, les voix plus sonores que celles des grillons dans les pins, avec lesquelles ne peuvent, d'ailleurs, rivaliser que les frelons dansants aux heures du crépuscule automnal. Bien entendu, ils n'ont jamais entendu parler de la chorale de l'antiquité, d'Aristophane, et ne savent donc rien des grenouilles, rien de l'origine de la noblesse du rêve. De la chevalerie et du saut.

En outre, ces mêmes gens ne se demandent pas, ne se renseignent pas pour quelle raison, soudain, les grenouilles sont devenues amèrement silencieuses, pourquoi elles ne sont plus là. Ils n'ont pas su les encourager : "Coassez! Grenouilles, de la nuit des temps, sortez! Avec l'esprit immortel de la Sava, revenez!" C'est là que le penchant noble, digne, généreux, regorgeant d'amour et de divinité, celui qui n'a pas peur de la mort, jaillit de la terre humide. Depuis des siècles, c'est lui qui habite Zagreb : hier, sous l'apparence des grenouilles; aujourd'hui, dans les rêves et les souvenirs. Il me suit encore quand je reviens au blason compliqué, pendant que je m'é gare sur les chemins du Trnje qui sont ceux de mon enfance et de mon adolescence.

Après l'inondation, à partir du moment où les alluvions d'émotions rares, exceptionnelles, ont été posés, je ressens la chaleur de mes flâneries de jadis (près de la maison de Marta, mon premier amour, amour jamais réalisé). Quelques noms de camarades me reviennent, sans pour autant que je me rappelle leurs visages, du moins pas avec certitude. Peu importe, du reste. Je sais à quel point j'étais heureux avec eux : nos voiliers étaient de bois, un tuyau pour barre, faits de joints de cuvettes rouillées et de réservoirs de chasse, on les laissait dériver en aval sur la Sava, on les laissait partir vers les mers lointaines\*. Nos espoirs, nos attentes étaient immenses, intacts. Je m'immerge dans ce monde de souvenirs, sur le chemin qui longe la maison entourée de buissons de roses rouges. Les petites mains adroites de Marta les ont fait passer par le cadre de bois de la fenêtre à l'aide de fils très fins. Un jour, je l'ai aperçue à la fenêtre. J'ai arrêté le vélo, alors que je roulais vite. J'ai soulevé un nuage de poussière, j'ai projeté des gravillons. Maline, elle a rit franchement, surprise par ce freinage. Sans le vouloir, elle a découvert dans mes gestes le signe de l'amour enfantin, timide et secret. Son sourire ne m'a plus jamais quitté. J'ai conservé pour toujours son visage souriant encadré de roses, la plus belle image de la vie qui me fait pleurer aujourd'hui. Elle traverse tout mon être, toute l'étendue de mon existence et de mes rêves. S'il y a une chose que je souhaiterais emporter dans le néant comme une clé du secret vécu, ce ne serait qu'un visage, une image, un mot : Marta. Je n'ai jamais vécu au-delà d'elle, je n'ai vécu rien de plus exaltant que cette fenêtre ouverte un instant. Plus tard, il n'y a eu que des gens laids, des snobs avec leurs instruments peu commodes. Ils cherchaient à m'éloigner de la rivière de mon amour, des grenouilles et de la noblesse, de la foi véritable dans la Mer. Si, par chance, ils avaient vu notre premier baiser maladroit, celui qui m'a empêché de dormir une nuit entière, qui m'a fait rêver debout et passer plusieurs journées comme un somnambule, ils m'auraient sans doute attaqué et battu à mort, comme jadis, dans la Ville Haute. Ou bien ils m'auraient frappé de leurs mains gantées, ce que de longues années d'études

ont fini par leur apprendre à force de transformations, d'impostures et de mutations. Il n'en reste pas moins que j'ai mûri, moi aussi. J'ai des poings, à présent, des piquants, des dards et la pointe de ma plume est empoisonnée. J'ai décidé de me battre contre ces personnages insignifiants, crus, prétentieux, qui ont une réponse à tout, gonflés de fierté et de grandeur, dont l'apparence est attrayante, élégante, parfumée comme les perruques de la cour. J'ai décidé de me défendre, de défendre la ville contre ces créatures sombres et scintillantes, contre ces fourbes sournois s'imaginant que l'histoire commence avec eux. Comme s'il n'y avait jamais eu de noblesse ici, dans les hauteurs de Zagreb; et, par conséquent, comme s'il n'y avait pas de mémoire. Par avance, je sais que ce combat, comme tout combat pour la ville, l'amour pur, le blason, sera long et exténuant et qu'il se poursuivra au prix de la vie.

\* Souvent exprimée, l'affirmation qu'il suffit de tremper un doigt dans la mer pour toucher des rivages lointains n'est pas toute la vérité. Elle vaut aussi pour une rivière, en particulier si on y laisse dériver son bateau. Car la rivière voyage jusqu'à toutes les mers, tandis que la mer ne fait souvent que du sur place, elle n'est souvent qu'un cadre muet fait d'eau.